

La chapelle rêvée de Pierre Yovanovitch

ART Une fresque signée Claire Tabouret orne désormais l'antre varois cher à l'architecte parisien.

P **BÉATRICE DE ROCHEBOUËT**
 beatrice.rockebouet@lefigaro.fr
 ENVOI SPÉCIAL À FABRÈGUES

Pour faire une œuvre magistrale, il faut être deux. Pierre Yovanovitch, architecte d'intérieur bien connu de la place de Paris, et Claire Tabouret, artiste française vivant depuis 2015 à Los Angeles, se sont rencontrés. Ou plus exactement trouvés. Pour chacun, à un moment important de leur vie.

Dans la petite chapelle jouxtant son château du XVII^e siècle avec ses quatre tours rondes coiffées de tuiles vernissées symbolisant les saisons, Pierre voulait un espace intime propice au recueillement et à la méditation. Ce passionné d'art contemporain, qui a mis cinq ans à réhabiliter cette bâtisse de Fabrègues, avait dans la tête une fresque qui pourrait le replonger dans les questionnements de son enfance pour comprendre ce qu'il est devenu. Et retrouver la paix intérieure dans cet endroit loin du monde, surplombant un champ immense bordé par la forêt à perte de vue.

Pour sa part, Claire (35 ans) souhaitait livrer sa vision de la vie à travers une fanzine de 85 enfants. Tous semblent venir d'un autre monde pour interroger le visiteur et permettre à chacun de trouver des réponses sur son existence. Cette commande in situ fut une première pour celle qui a fait le choix de la solitude en s'exilant sur la côte ouest des États-Unis, après avoir été propulsée très vite au sommet par l'homme d'affaires et collectionneur François Pinault. Le 12 avril dernier, Pierre a accueilli Claire en résidence. Ce fut quatre semaines de travail intense et d'échanges entre les deux créateurs pour inaugurer cette chapelle le 1^{er} juillet dernier, au cœur du haut Var... ■
Ouvert sur rendez-vous :
 chapelle@chateaudelfabregues.com



La fresque *Les Enfants de la Chapelle*, composée de 85 personnages à échelle humaine, est la première œuvre in situ de l'artiste Claire Tabouret. JULIEN OPPENHEIM

« L'art apporte des questions plutôt que des réponses »

LE FIGARO. - Comment avez-vous rencontré Pierre Yovanovitch ?
Claire TABOURET. - Lors d'un dîner de vernissage d'une de mes expositions à la galerie Bugada & Cargnel. Il connaissait mon travail. Accroché dans l'entrée de sa maison, il y avait une de mes œuvres de la série *Les Comisoles*, avec des enfants sautant étrangement le visiteur. C'est ma première commande in situ. Entre nous, le courant est passé. Ce fut avant tout une rencontre humaine avec un homme, dont la maison est à son image, et un lieu, la chapelle, qui vous invite à vous retrouver.

Que vous a inspiré cette chapelle ?
 L'art est quelque chose qui apporte des questions plutôt que des réponses. Or, chapelle rime avec religion, laquelle est censée donner des solutions à ses interrogations. J'aime ce paradoxe. Ici ce n'est pas un espace associé à une église.

C'est un lieu de réflexion qui pousse à la spiritualité. Et cela m'a terriblement inspirée. Depuis des années, je travaille sur le portrait. Je me sens regardée par ma peinture, d'où ces personnages qui scrutent celui qui rentre pour le faire s'interroger. Le choc est frontal. Tous ces regards peuvent déranger. Ils renvoient en miroir à ce que vous êtes.

Quel est votre lien, à tous les deux, avec cette fresque d'enfants ?
 Pierre a cette force hors norme du créateur, cette énergie vitale qui pousse à avancer. En tant qu'artiste, je me sens comme lui. Pour nous deux, c'est un mystère. D'où cela vient-il ? Les racines de cette problématique sont à chercher dans la gravité de l'enfance. Pourquoi ne suis-je pas resté à ma place de petit ? Dans ce groupe de 85 enfants, certains sortent du lot derrière leurs costumes inspirés du carnaval. Tous

semblent avoir les mêmes visages. Ils ont un air de famille. L'intensité du regard leur donne une attitude commune. Pourtant, il y en a qui marquent leur différence. Leur destin est déjà tracé.

Dans ce groupe, quel portrait d'enfant vous incarne ?
 Il y a en plusieurs. Les portraits reflètent la complexité des gens. On ne peut réduire quelqu'un à un visage, cela est trop violent. C'est ce que dit ma peinture. Selon les périodes de ma vie, je me retrouve dans tous ces personnages. Et particulièrement dans le petit frère à côté du grand, dans son costume orange, qui impose sa force par sa discrétion. Le groupe est anxieux. Il peut vous porter et vous détruire. Je suis une solitaire. Ma vie est faite de rupture et d'isolement. Je renais en peignant, et cherche inlassablement. Ce n'est pas un hasard si je viens d'ac-

quérir une maison dans le désert californien qui a appartenu à d'anciens chercheurs d'or. Comme pour l'artiste, la quête est sans fin.

Justement, cette chapelle n'est-elle pas une quête qui se mérite ?
 Cette œuvre s'inscrit dans un temps long. L'expérience artistique commence dès le moment où il faut prendre la route. Une fois ici, on prend le temps. Il faut s'habituer à la pénombre. La lumière rose qui émane de la fresque change au fil des heures. Dans cet écrin, il y a un son particulier. L'art est un voyage initiatique. On dépose quelque chose de très intime à l'intérieur de la chapelle. Le cycle va du jour à la nuit. On ressort du côté du mur, où la chouette vous guette. Les grands chiens blancs, je les ai rajoutés. Un clin d'œil aux deux propriétaires. ■
 PROPOS RECUEILLIS PAR B. DER.